2 JUILLET 2021 / DANS ACTUALITÉS, EXPOSITIONS / PAR JULIE CHAIZEMARTIN

“MANON” LES THÉÂTRES DU CORPS FÉMININ

PAR JULIE CHAIZEMARTIN.
EXPOSITION CENTRE CULTUREL SUISSE, PARIS, JUSQU’AU 18 JUILLET 2021.

À 80 ans, l’artiste suisse Manon fait figure de pionnière. Le Centre culturel suisse offre une plongée fascinante dans l’intimité de cette féministe de la première heure, jusque-là inconnue en France, viscéralement émouvante et subversive.

“Il était mon camouflage. Il était mon manteau. Il était mon égide. Et il est devenu maintes fois mon carcan.” Tout est dit dans ces quelques mots de l’artiste qui définissent son être artistique, double qu’elle a su apprivoiser au point de le travestir en mille récits, mille autres possibles d’elle-même, mille images fantasmées ou désenchantées. À travers ses installations et ses performances, Manon éprouve le regard du spectateur, étrange invité au sein de ses univers intimes. Gêne, malaise, fascination, addiction, honte ou curiosité perverse, divers sentiments nous traversent face au cocon de luxure qu’elle met en scène dans sa première œuvre qui fit scandale en 1974, *le Boudoir rose saumon*, qui n’est autre que la chambre à coucher satinée où elle recevait, garnie à foison de bibelots et de tissus fluides : théâtre du corps qui se donne et s’expose – antre du “moi” psychanalytique aussi. Sujet et objet de désir, posture sulfureuse qu’elle assume autant qu’elle subit, voire qu’elle déclenche, Manon est à elle seule l’œuvre d’art de sa propre vie qu’elle ne cesse de réinventer. Dimension autobiographique nécessaire.

Manon, *le Boudoir rose saumon*, 1974 © Margot Montigny, Centre culturel suisse, 2021

Il semble qu'il ne pouvait en être autrement, qu'il est question de survie par et pour l'art. Aime-t-elle son image, s'aime-t-elle ? On n'en sait rien. Mais sous son regard, difficile de résister. De l'autre côté du miroir, on devient malgré nous les voyeuses et voyeurs de l'autel de ses croyances ambivalentes, là où règne la transgression, là où se confond le féminin et le masculin, là où l'amour rivalise avec la mort, où le sexe défie la violence, où la mélancolie se mêle à la jouissance. Fureur de l'art et du désespoir dans une marginalité assumée, se proclamant artistique pour tenter d'exister et d'être sublimée. Visage de Cléopâtre ou de diva des années 1930, corps d'héroïne magique qu'elle exhibe et grime jusqu'à l'ambiguïté androgyne, crâne qu'elle rase dans une rage rebelle, se noyant dans les relents du drame des femmes tondues de l'après-guerre. Manon est belle et tragique, coupable et innocente, ange et démon, personnage de fiction dont elle joue jusqu'à l'excès, pour s'oublier sans doute, oublier le goût amer de contraintes sociétales qu'elle ne supporte pas, de codes familiaux et paternalistes qu'elle rejette en bloc. Sa quête ultime est celle de la libération des corps, quitte à en être damnée.

Manon, *la Dame au crâne rasé*, série photographique, 1977-78, Court. l'artiste

HYPERESTHÉTISATION

Brouilleuse de pistes, cette personnalité inclassable éclot auprès de la communauté artistique qu'elle côtoie dans une Zurich tranquille. Dans l'appartement qu'elle partage, elle crée déjà des mises en scène hyper-esthétisées, campées dans des décors tour à tour kitchs, érotiques ou modernistes, s'inspirant du cinéma et de la mode des années 1970, mais aussi de la Belle Époque et de l'Op Art. Les corps, et le plus souvent le sien, sont les sujets principaux de ses installations, performances et séries photographiques qui interrogent ou manipulent l'identité sexuelle. Son art résonne donc au diapason des débats actuels sur les questions du genre, réactivation opportune qui replace aussi la figure de Manon au cœur des initiatives qui remettent en

Manon, *Elektrokardiogramm 303/304*, série photographique, 1979, Court. l'artiste

On reste fasciné par le clair-obscur élégant et sensuel de la série photographique qu'elle réalise entre 1977 et 1979 alors qu'elle est à Paris. Notre regard s'accroche à son corps nu et à son visage qui semblent figés comme un mannequin de modiste, parfois dans une lumière artificielle exacerbant l'ombre d'un bas résille ou la silhouette d'une étoile de mer qui vient tatouer sa peau. Ces photo-performances dialoguent avec des portraits récents, plus flous et plus obscurs, trahissant le passage de l'âge. Après son boudoir, la dernière salle accueille un autre lit, beaucoup plus austère, lit d'hôpital dont on croit entendre le grincement du mécanisme en fer. Il est monté sur un piédestal éclairé de néons clinquants de boîtes de nuit, image d'une tristesse infinie, exhalaison de la décadence, projection du lit du mort mis en scène sous une lumière blafarde qui aiguille soudain le regard vers une présence immobile, celle d'une robe à froufrou rose acidulé déroutante de fragilité, qui s'efforce de

révérence, comme un dernier salut avant le silence. Face à nous, sur le mur du fond, une série de photographies monumentales et psychédéliques décline en plusieurs poses le corps jeune et sensuel de Manon, qui lui ne cessera jamais de vivre, se contorsionnant dans un étroit couloir dont les murs sont parés de la grille noire et blanche d'un jeu d'échec. Sublime prisonnière. L'art autobiographique atteint ici sa quintessence. La fatalité de Manon vient de nous happer. On s'apprête à danser avec elle dans les derniers feux de la nuit. La femme derrière ses fétiches demeure un mystère. Et l'on reste hypnotisé par cette grâce entremêlée à une telle violence.

Julie Chaizemartin

Manon, extrait de *ON MANON 74/77*, 1974-77, livre d'artiste (exemplaire unique), collages et photographies, Court. l'artiste

Couv. : Manon, *Elektrokardiogramm 303-304*, 1979 © Margot Montigny, Centre culturel suisse, 2021.

AUCUN COMMENTAIRE

Désolé, le formulaire de commentaire est fermé pour l'instant.